

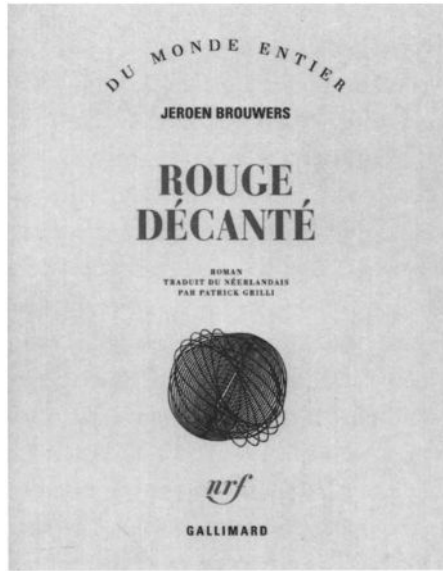
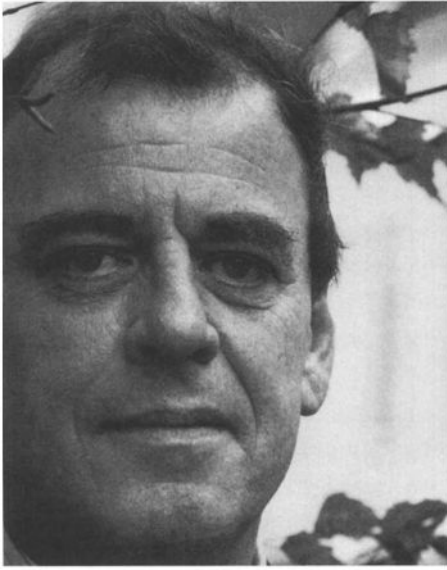
# Jeroen Brouwers,

## Prix Femina Étranger 1995

**J**eroen Brouwers naquit le 30 avril 1940. La ville qui hébergeait son berceau s'appelait encore Batavia. Chaque Néerlandais pouvait alors sans peine identifier ce toponyme au centre administratif de la colonie des Indes néerlandaises. Neuf années plus tard, c'était la valse des panneaux de signalisation. Cette «partie de l'empire d'outre-mer» avait réussi à s'émanciper au lendemain de la seconde guerre mondiale et obtint son indépendance sous le nom de République d'Indonésie; la capitale s'appelait désormais Jakarta. Ces changements historiques ont exercé une influence déterminante sur la vie et l'écriture de Jeroen Brouwers. Au cours de l'occupation japonaise des Indes néerlandaises, il avait été interné avec sa mère, sa petite sœur et sa grand-mère dans le camp de Tjideng, situé dans les faubourgs de Batavia. Cet internement brutal avait été le lot de tout Néerlandais résidant dans les Indes, qu'il soit jeune ou vieux. Les hommes furent même séparés de leur famille et employés comme prisonniers de guerre dans l'industrie de guerre japonaise ou à la célèbre voie de chemin de fer de Birmanie.

Après la capitulation japonaise d'août 1945, la famille Brouwers continua quelques années encore à habiter la colonie, mais quand il apparut que le déroulement de la lutte pour l'indépendance condamnait désormais l'avenir sous les tropiques, on partit pour la mère patrie tout comme tant d'autres Néerlandais. La période des huit premières années de son existence a fourni à Jeroen Brouwers la matière de trois romans: *Het verzonkene* (Le monde englouti, 1979) qui comprend ses tout premiers souvenirs, *Bezonden rood* (Rouge décanté, 1981), où il revit son séjour en camp de concentration, et enfin le monumental *De zondvloed* (Le déluge, 1988), qui se déroule en grande partie au cours des deux premières années d'après-guerre. Ce qui est caractéristique de cette trilogie indienne, c'est que le narrateur y adopte une double perspective: les souvenirs d'enfance et les expériences les plus actuelles alternent continuellement et sont en outre systématiquement mis en relation. Certes, il arrive assez souvent qu'on rencontre cette structure alternée dans des romans qui font apparaître comment un personnage peut s'égarer entre deux patries: la colonie des Indes néerlandaises et les Pays-Bas européens. Cette dualité, qui est en même temps une déchirure, on la discerne déjà dans le *Max Havelaar* de Multatuli (1860), l'ouvrage qui constitue le sommet absolu de la littérature tant néerlandaise que coloniale.

Ce qui précède le prouve assez, l'écrivain Brouwers est fortement préoccupé par sa propre existence. Cela ne l'a jamais empêché d'insister sur les différences entre son vécu réel



Jeroen Brouwers (°1940) (Photo Patrick de Spiegelare).

et la fiction qu'il en donne dans son œuvre narrative. Aussi la question de savoir si les événements qu'il décrit se sont réellement passés ainsi et pas autrement est-elle dénuée de toute pertinence. Nous avons en effet à faire avec un *récit*, soumis à d'autres critères s'agissant du «vrai» et du «faux» que la relation purement effective et objective.

L'ambiguïté entre fait et fiction, Brouwers la ramasse aussi dans le titre qu'il donna à la publication conjointe des œuvres de ses débuts *Verhalen en levensberichten* (Nouvelles et notes biographiques, 1983). Dans chacune des ses notes biographiques se cache une nouvelle, et inversement, dans chacune de ses nouvelles, on peut découvrir un élément biographique.

C'est en 1981 que parut *Bezongen rood* (Rouge décanté), dont la traduction française par Patrick Grilli vient de recevoir le prix Femina Étranger 1995. Dans la presse néerlandaise, dès la publication de la version originale, éclata une discussion passionnée sur la part respective à accorder à la fiabilité historique et à la fiction littéraire. Des adversaires de l'écrivain l'accusèrent d'avoir présenté la réalité des camps d'internement japonais sous un jour plus noir que ne le permettait l'histoire. On semblait toutefois ne pas s'aviser qu'il ne s'agissait pas pour Brouwers d'une étude historique mais d'une vision personnelle de la culpabilité. Certes, *Bezongen rood* tire son origine des faits et gestes des agresseurs nippons, mais sa portée réelle dépasse de beaucoup ce prétexte. Le camp de Tjideng sert de symbole à l'oppression brutale, à quelque période et où que ce soit, et sans distinguer entre ses auteurs. Il est d'importance capitale que le narrateur du roman s'identifie avec le commandant du camp et criminel de guerre japonais Sone, précisément à cause de leur double injustice perpétrée à l'égard des femmes.

Pour souligner le contenu symbolique de son œuvre, Brouwers recourt souvent à des jeux de miroir et à des répétitions. Lorsqu'il relève deux ou plusieurs événements qui se

ressemblent, il les rassemble dans un seul et même mouvement qui s'inscrit dans un modèle cohérent et pleinement signifiant. Le fonctionnement du procédé, on peut l'explicitier à partir d'un exemple emprunté à la nouvelle «Geboorte» (Naissance) de *Groetjes uit Brussel* (Bonjour de Bruxelles, 1969), une collection de «cartes postales sur l'amour, la littérature et la mort». Brouwers y confie sa tendance obsessionnelle à chercher d'emblée dans tout ce qu'il vit des formulations dans lesquelles il pourra tôt ou tard fixer ses expériences. L'occasion du fragment cité est la naissance de son fils. «Comme si l'écrit s'étale devant moi sur le papier [...], aussi clairement fuse en moi la question de l'apparence de mon fils. Elle [l'infirmière] ouvre une porte, entre dans un réduit où un nourrisson ouvre ses petits yeux dans un berceau de fer. [...] C'est pour moi une certitude: mon petit corps se réduit jusqu'à entrer dans celui du nourrisson, - voici votre grand fils, dit l'infirmière, - et je vois par ses yeux comment je viens au-devant de lui comme lui peut-être, aussi longtemps qu'il vivra, va continuer à voir que je viens au-devant de lui: depuis l'embrasement carrée de la porte, s'avance son père, un monsieur - dans sa tête le livre toujours ouvert avec entre les pages la plume toujours prête à écrire.» Avec ce passage, Brouwers ferme une boucle. Au début de «Geboorte», il a en effet décrit comment, alors qu'il avait cinq ans, il a vu son père pour la première fois. Ce fait biographique, si profondément ancré dans la mémoire du narrateur en dépit de l'âge parce que le père étranger qui venait au-devant de lui est aussi resté un étranger, se répète dans la naissance de son propre fils. C'est dans la répétition que se situe la signification de l'événement transformé en littérature: le moi est enfermé dans des émotions qu'il est incapable d'exprimer, si ce n'est dans la solitude de l'écriture.

Pour Jeroen Brouwers un écrivain vit deux fois sa vie, la seconde fois quand il coule dans les mots ce qu'il a vécu une première fois. La formule se trouve dans *Bezonken rood*. Ce qui sépare la première fois de la seconde, c'est la frontière entre la réalité et la vérité; réalité au sens de faits et d'événements qui ont eu lieu une seule fois, vérité en tant que signification que ces faits et événements reçoivent après avoir été intégrés dans le contexte cohérent d'une nouvelle ou d'un roman par exemple. Cet ordonnancement, Jeroen Brouwers y est passé maître, mais un maître qui se montre un élève exemplaire des écrivains néerlandais qui appartiennent aux plus importants du siècle et demi écoulé: Multatuli (1820-1887) dont le *Max Havelaar* est le premier roman moderne de toute la néerlandophonie; E. du Perron (1899-1940) qui, avec *Het Land van herkomst* (Le pays d'origine) écrivit une relation autobiographique dont on retrouve les échos dans *Het verzonkene*, *Bezonken rood* et *De zondvloed*; W.F. Hermans (1921-1995), qui, dans le genre de la prose narrative, est le styliste le plus scrupuleux de sa génération; Louis-Paul Boon (1912-1979), qui expérimenta de nouvelles formes de roman; et enfin Harry Mulisch (°1927), qui a transmué en mythe le récit de sa propre vie. Jeroen Brouwers s'inscrit dans une riche tradition de prose narrative néerlandaise.

JAAP GOEDEGEBUURE

Professeur de théorie et d'histoire de la littérature à la «Katholieke Universiteit Brabant», à Tilburg.  
Adresse: Antoniusstraat 5, NL-2382 BD Zoeterwoude-Rijndijk.

Traduit du néerlandais par Jacques Fermanet.

## Uit *Bezonden rood*

Door Jeroen Brouwers

Ik heb mijn ouders nauwelijks gekend, ook dat is al door mij geboekstaafd, de uitverkoop van mijn leven is bijna geëindigd, mijn werk is nu spoedig voltooid. Laat ik mij niet cynischer voordoen dan ik ben, en beslist ook niet sentimenteler, - maar mijn moeder heb ik in ieder geval *toen* gekend, in die oorlogsjaren in het Jappenkamp, waar ze mij heeft leren lezen. Dat kamp heette Tjideng. Het was het kamp van de zeer gevreesde, zeer beruchte commandant de Japanse kapitein Kenitji Sone; in 1946 werd hij als oorlogsmisdadiger geëxecuteerd; ik herinner mij hem; hij persoonlijk heeft mijn moeder afgeranseld en met zijn bespoorde laarzen getrapt en ik persoonlijk heb dat gezien. «Dat zij koninklijk was.» «Ze sloegen mijn moeder tot ze als dood bleef liggen.» «Mijn moeder was de mooiste moeder, op dat moment hield ik op van haar te houden.» Zo is het door mij geboekstaafd, zoals ook door mij is geboekstaafd: «Ik ga haar, als ze eendaags komt te sterven, niet mee begraven.»

Het vrouwenkamp Tjideng, waarin ook jongetjes van beneden de tien jaar werden ondergebracht, en waarin ik met mijn grootmoeder, mijn moeder en mijn zus heb verbleven, was een met rietmuren, wachttorens en prikkeldraad afgezette wijk van Batavia. In de stenen huizen aldaar leefden duizenden geïnterneerde Europese vrouwen met hun kinderen op oppervlakten van enkele met de lineaal bemeten vierkante meters, die ze bereid waren desnoods met hun bloed te verdedigen: ook de

## *Extrait de Rouge décanté*

Par Jeroen Brouwers

*Traduit du néerlandais par Patrick Grilli.*

J'ai à peine connu mes parents, cela aussi je l'ai déjà consigné, la liquidation de ma vie est presque achevée, mon œuvre sera bientôt accomplie. Je ne voudrais pas me montrer plus cynique que je ne le suis, ni surtout plus sentimental - mais ma mère, je l'ai connue en tout cas à *cette époque-là*, pendant ces années de guerre, dans le camp des Japs où elle m'a appris à lire.

Ce camp s'appelait Tjideng. C'était le camp d'un commandant très redouté qui avait une sinistre réputation: le capitaine japonais Kenitji Sone; condamné pour crimes de guerre, il a été exécuté en 1946; je me souviens de lui; il a rossé ma mère personnellement et lui a donné des coups de pied avec ses bottes éperonnées, et j'ai assisté à cette scène personnellement.

«C'était une reine.» «Ils ont battu ma mère jusqu'à ce qu'elle reste étendue sur le sol, à moitié morte.» «Ma mère était la plus belle des mères, j'ai cessé de l'aimer à ce moment-là.» C'est ainsi que j'ai consigné cela, de même que j'ai consigné ceci: «Si elle meurt un de ces jours, je n'irai pas à son enterrement.»

Le camp de femmes de Tjideng, où étaient aussi hébergés les petits garçons de moins de dix ans et où j'ai séjourné avec ma grand-mère, ma mère et ma sœur, était un quartier de Batavia isolé du reste de la ville par des palissades de jonc, des miradors et des barbelés. Dans les maisons en pierre de ce camp, des milliers d'Européennes internées vivaient avec leurs enfants sur des surfaces de quelques mètres carrés mesurées à la règle, pour lesquelles elles auraient versé leur sang:

vensterbanken van die huizen werden bewoond, ook de drempels, ook iedere afzonderlijke traptrede, de veranda's, de gangen, zelfs de lucht in die huizen werd bewoond, - wie een hangmat bezat woonde tussen de overal aanwezige waslijnen vol gore versleten kledingstukken.

In een van die huizen, Tjitaroemweg 7, woonden wij met nog een tiental andere personen in de keuken, - wij bewoonden de aanrecht. Mijn moeder sliep op die aanrecht, en mijn grootmoeder, mijn zus en ik sliepen er in: mijn grootmoeder op de plank die het inwendige van de aanrecht in een boven- en een benedenhelft verdeelde, mijn zus en ik «gelijkvloers», onder de slaappleats van mijn grootmoeder.

De honger, de ziekten, het lijden, de dood.

En het vele overige.

De geschiedenis van die Japanse kampen dreigt verloren te gaan, want wie het hebben meegemaakt hebben erover gezwegen, en wie het zwijgen hebben doorbroken hebben dit te laat gedaan: toen hun verontwaardiging en haat waren verzacht en zelfs verdwenen en toen zij al de dood waren gestorven die genaamd is: mildheid.

Ik heb niet anders meegemaakt dan dat later over die Japanse kampen door wie die hel hebben doorstaan met de stemklank van *vertedering* en zelfs met die van *heimwee* werd gesproken, - zodat mede hierdoor bij buitenstaanders de indruk is kunnen ontstaan «dat het allemaal wel niet zo erg zal zijn geweest». De literatuur over die Japanse kampen is zwak en bestaat overwegend uit relativeringen uit angst voor huilerigheid en pathos.

Helaas, *ik* kan die kampengeschiedenis niet schrijven, al heb ik ook mijn Tjideng achter de rug, - ik deins niet terug voor pathos en

le rebord des fenêtres de ces maisons était habité aussi, le seuil aussi, chacune des marches de l'escalier aussi, la véranda, le couloir, même l'air était habité dans ces maisons - celles qui avaient un hamac vivaient entre les cordes à linge omniprésentes, et encombrées de vêtements sales et usés.

Dans une de ces maisons, au n° 7 de la Tjitarumweg, nous logions, avec une dizaine d'autres personnes, dans la cuisine - nous habitions dans l'évier. Ma mère dormait dessus, et ma grand-mère, ma sœur et moi dessous: ma grand-mère sur la planche qui divisait l'intérieur de l'évier en une moitié supérieure et une moitié inférieure, ma sœur et moi «au rez-de-chaussée», en dessous de ma grand-mère.

La faim, les maladies, la souffrance, la mort.

Et tout le reste.

L'histoire de ces camps japonais risque de tomber dans l'oubli, car ceux qui ont traversé cette épreuve n'en ont pas parlé, et ceux qui ont rompu le silence l'ont fait trop tard: quand leur indignation et leur haine s'étaient attiédies et même éteintes et quand ils étaient déjà morts de cette mort qui a pour nom: indulgence.

Plus tard, j'ai toujours entendu ceux qui ont survécu à l'enfer des camps japonais parler de ces camps d'un ton *attendri* et *nostalgique* - cela contribuant à faire naître dans l'esprit de ceux qui n'ont pas vécu cette expérience l'impression que «finalement tout ça n'aura pas été si terrible». La littérature qui traite de ces camps japonais est de piètre qualité et se borne essentiellement à relativiser les événements par crainte de donner dans le larmoyant et le pathétique.

Hélas! je ne peux écrire l'histoire de ces camps, bien que moi aussi je sois passé par

schaam mij niet voor tranen, maar ik was in die tijd een egoïstische levenslustige kleuter, ik heb geen honger gehad (want mijn moeder, vriendelijke pelikaan, liet mij van háár rantsoenen méésnaaien), ik ben niet ziek geweest, ik heb niet geleden. Wel weet ik het mijne van de dood in die kampen, en van het vele overige, - maar ik heb daaromtrent nauwelijks recht van spreken, ik breng het hier te pas om een andere reden, laat ik zeggen om reden van «octaviteit».

In een vierdelig werk, getiteld *Onderdrukking en verzet. Nederland in oorlogstijd*, wordt een, al te beknopt, hoofdstuk gewijd aan «De Japanse bezetting van Indonesië», - de schrijver van dit hoofdstuk heet D.M.G. Koch.

Ik lees: «In het berucht geworden Tjideng-kamp werden tienduizenden vrouwen, onder wie de echtgenote en de dochter van de gouverneur-generaal, opgesloten.»

Onderhavige gouverneur-generaal was A.W.L. jonkheer Tjarda van Starckenborgh Stachouwer, - dit is een naam als een drieluik.

Mijn moeder heette Henriette Maria Elisabeth van Maaren en zij was de moeder van Jeroen Brouwers en zij zat dus ook in dat Tjideng-kamp. Toen zij er na jaren uit werd bevrijd was zij niet meer dezelfde als die zij was voordat zij er in werd opgesloten.

Mijn moeder was toen vijf-, zes-, zevenendertig jaar; ze was toen langer dan twaalf en een half jaar getrouwd; ze had toen drie zonen en een dochter.

Haar man verbleef diezelfde tijd als krijgsgevangene in Japan, haar twee oudste zonen waren ouder dan tien jaar en zaten in mannenkampen elders op Java (- zo bleek later: mijn moeder heeft al die tijd niet

Tjideng - je ne crains pas le pathétique et je n'ai pas honte de pleurer, mais à cette époque-là j'étais un bambin égoïste débordant de vie, je n'ai pas eu faim (car ma mère, pélican sympathique, me laissait rabioter *ses rations*), je n'ai pas été malade, je n'ai pas souffert. Je n'ignore pourtant rien de la mort dans ces camps, ni de tout le reste - mais c'est à peine si j'ai voix au chapitre à ce sujet, j'en parle ici pour une *autre* raison, pour une raison, disons, d'«octavité».

Dans un ouvrage en quatre tomes intitulé *Oppression et résistance. Les Pays-Bas pendant la guerre*, il y a un chapitre, trop succinct, qui est consacré à «l'occupation de l'Indonésie par le Japon» - l'auteur de ce chapitre s'appelle D.M.G. Koch.

Je lis: «Au camp de Tjideng, devenu tristement célèbre, ont été emprisonnées dix mille femmes, parmi lesquelles l'épouse et la fille du gouverneur général.»

Le gouverneur général en question était A.W.L. jonkheer Tjarda van Starckenborgh Stachouwer - voilà un nom qui ressemble à un triptyque.

Ma mère s'appelait Henriette Maria Elisabeth van Maaren et elle était la mère de Jeroen Brouwers, et elle aussi se trouvait dans ce camp de Tjideng. Quand elle en fut libérée après des années, elle n'était plus la même qu'avant d'y être emprisonnée.

Ma mère avait alors trente-cinq, trente-six, trente-sept ans; elle était alors mariée depuis plus de douze ans et demi; elle avait alors trois fils et une fille.

Au cours de la même période, son mari fut prisonnier de guerre au Japon et ses deux fils aînés, qui avaient plus de dix ans, furent placés dans des camps d'hommes implantés ailleurs sur l'île de Java (- nous l'avons appris

geweten waar haar man en oudste kinderen zich bevonden, en zelfs niet of ze nog leefden).

Mijn grootmoeder, de moeder van mijn moeder, de echtgenote van De Grote Van Maaren, de componist, was ziekelijk, - háár herinner ik mij ten slotte alleen nog maar liggend op haar plank in de aanrecht, met de dag dunner, geler en gevlekter, met de dag ook kouder, hoewel buiten de zon stond te daveren en de hitte met bakken neerviel. Om de beurt moesten mijn zus en ik 's nachts bij haar slapen om haar lichaam te warmen, maar zij heeft het niet gered, - net als haar componist is ze in een Jappenkamp gestorven.

Opeens was mijn moeder ook haar enige dochtertje kwijt: die kreeg dysenterie en werd vanwege het besmettingsgevaar van deze ziekte opgeborgen in wat werd genoemd «het kampziekenhuis», waar het omtrent ieder die er werd binnengebracht zekerder was dat zij er niet levend meer uit zou komen dan dat zij er zou genezen. (Mijn zus genas. Toen zij in 1945 acht jaar oud was, paste zij nog altijd in hetzelfde jurkje dat zij droeg toen zij vier was.)

En ook ik werd van mijn moeder afgenomen, danwel mijn moeder werd van mij afgenomen, - ik was voor haar het laatste dat zij ten slotte nog bezat, zoals zij voor mij het laatste was dat ik ten slotte nog bezat, - ik ben het mij niet bewust geweest, toen.

Dat het *aller*laatste wat wij bezaten ons eigen leven was, -voor mijn moeder moet dat minder belangrijk zijn geweest, en ik leefde nog te kort om te weten wat leven is.

plus tard: pendant tout ce temps, ma mère n'a pas su où se trouvaient son mari et les plus âgés de ses enfants, ni même s'ils étaient encore vivants).

Ma grand-mère, la mère de ma mère, l'épouse du grand Van Maaren, le compositeur, avait une santé délicate - finalement je ne me souviens plus d'elle qu'ainsi: couchée sur sa planche sous l'évier; plus maigre, plus jaune et plus tavelée de jour en jour, plus froide aussi alors que, dehors, le soleil tapait dur et qu'une chaleur accablante régnait. A tour de rôle, ma sœur et moi devions dormir la nuit auprès d'elle afin de réchauffer son corps, mais elle ne s'en est pas sortie - elle est morte dans un camp de Japs comme son mari compositeur.

Tout à coup ma mère perdit aussi son unique petite fille: celle-ci attrapa la dysenterie et, en raison de la contagiosité de cette maladie, fut internée dans ce qu'on appelait «l'hôpital du camp» d'où il était plus probable, comme toute personne qui y était admise, qu'elle sortit sans vie plutôt que guérie. (Ma sœur guérit. La petite robe qu'elle portait déjà quand elle avait quatre ans lui allait toujours en 1945, lorsqu'elle en avait huit.)

Et moi aussi je fus enlevé à ma mère, ou ma mère me fut enlevée - j'étais finalement la dernière chose qui lui restait, comme elle était finalement la dernière chose qui me restait - je n'en étais pas conscient, à l'époque.

Que la *toute* dernière chose qui nous restait fût notre propre vie - ma mère devait y accorder moins d'importance, et je vivais depuis trop peu de temps encore pour savoir ce qu'est vivre.